MICHAEL MENDES

GRAND PARIS

INSOLITE ET SECRET

ÉDITIONS JONGLEZ

MAISON TOULAHO

15

Une maison suspendue

24, rue des Fougères
92140 Clamart
Visites lors des Journées du patrimoine
Bus n°569, arrêt Parc Paummier

Ce qui fut la maison-atelier de l'architecte Jacques-Emile Lecaron forme une étonnante réalisation : « J'ai rêvé maison libre, maison qui vole, maison dans les arbres », explique l'architecte.

Construite en 1981 à partir d'une modeste maison de forgeron qui a été suspendue et insérée dans un atelier entièrement vitré sur deux côtés, la maison Toulaho est au bout du compte une très surprenante structure de verre, de bois et d'acier. Les reflets des parois permettent une parfaite intégration de l'édifice au site.

Cet endroit insolite, bien visible de la rue, se visite également lors des Journées du patrimoine. Jacques-Émile Lecaron lui-même la commentait à cette occasion jusqu'en 2019.

Cette enclave de Clamart rappelle que le reste du quartier de Fleury de Meudon appartenait avant la Révolution à la première commune. Surnommé par l'architecte le « Clamararat » en référence au mont Ararat, ce lieu particulier a toujours attiré les artistes et les amateurs d'architecture.

Quelques réalisations méritent le coup d'œil : juste à côté de la maison Toulaho, et toujours du même architecte, « l'Arche de Noé » au n° 20 est un pavillon des années 1920 agrandi, reposant sur une arche antiquisante grandiloquente. La « maison d'acier », au n° 6, constituait la plus ancienne réalisation de Lecaron de la rue. Il dut cependant la reconstruire après un incendie, en 1999. À quelques pas, la maison du 33, rue des Châtaigniers a été construite dans les années 1960.

AUX ALENTOURS

Fondation Jean Arp

16

21, rue des Châtaigniers
92140 Clamart
www.fondationarp.org
Du jeudi au dimanche, de 14 h à 18 h

La fondation Jean Arp est encore trop peu connue malgré son importance. Jean Arp s'était installé à Clamart en 1927 avec Sophie Taeuber. Cette dernière conçut la maison-atelier en meulière dans un style d'inspiration Bauhaus (rare combinaison entre ce matériau et ce courant moderniste) qui abrite aujourd'hui la fondation. Près de 200 œuvres de l'artiste y sont entreposées, dont de nombreuses sculptures. Ce n'est qu'en 1949 que Jean Arp partit aux États-Unis.

RÉPLIQUE DU MOUNT VERNON ①

Le pavillon américain de l'Exposition coloniale de 1931

31, rue du Professeur Victor Pauchet
92420 Vaucresson
Visible uniquement de l'extérieur
Bus n°360, arrêt Piscine (prévoir de la marche)

À l'entrée de Vaucresson, une belle et grande villa coloniale en bois se dissimule derrière une clôture au charme rustique. En traversant la route derrière la glissière de sécurité, là où le recul est suffisant, sa simplicité harmonieuse émerge, malgré la disposition un peu curieuse de ses fenêtres. Si l'édifice ressemble à une de ces grandes propriétés de campagne outre-Atlantique, ce n'est pas un hasard : la maison était le pavillon américain de l'Exposition coloniale qui eut lieu en 1931 à Paris (voir double page suivante et le guide *Paris méconnu* chez le même éditeur).

Fait peu connu, les États-Unis participèrent en effet à cet événement et demandèrent à Charles Bryant et Jacques Greber, architectes respectivement américain et français, une reconstitution à l'identique de l'ancienne résidence de George Washington, la maison de Mount Vernon (voir encadré), un emblème national. La maison comprenait également les intérieurs, y compris la chambre où dormit La Fayette et l'annexe abritant le bureau du président américain, simplement adaptés pour l'exposition. La réplique fut ensuite acquise par un étatsunien émigré et nostalgique, qui l'installa sur le site actuel.

L'édifice est actuellement occupé par une entreprise privée.

Mount Vernon : la résidence de George Washington

Mount Vernon, dans l'État de Virginie, à 30 kilomètres au sud de Washington, fut la résidence du premier président américain, George Washington, héros de l'indépendance. Très attaché à son domaine, il y fut enterré. L'endroit conserve de nombreux souvenirs historiques, comme les clés de la Bastille qui furent offertes par La Fayette lors de son séjour.

AUX ALENTOURS

Villa Stein et de Monzie ②

Au n°17 de la même rue, uniquement visible au loin depuis le pavillon du gardien, la villa Stein et de Monzie est un chef-d'œuvre méconnu de Le Corbusier. Le film *Oscar* (1967), tiré de la célèbre pièce de théâtre de Claude Magnier ayant conquis en 1958 le public, y a été tourné.

Pour plus d'informations sur l'Exposition coloniale de 1931, voir double page suivante.

ANCIENNE USINE DU DOCTEUR PIERRE ⑯

Un « château de l'industrie » publicitaire

16-18, avenue du Général Gallieni
92000 Nanterre
Visible uniquement de l'extérieur
Bus n°160 et 367, arrêt Paul Bert ou n°378, arrêt Faidherbe
RER A, station Nanterre Ville

En empruntant le RER A, côté nord de la voie, on aperçoit un vaste bâtiment en brique rouge arborant un dôme imposant ressemble plus à un vaste édifice public, bien loin de sa véritable affectation.

Jusqu'au début du XXe siècle et durant plusieurs dizaines d'années, il abrita en effet une usine ainsi que le siège de l'entreprise d'alcool de menthe du Docteur Pierre et ses dérivés. Utilisant opportunément son titre, ce médecin fut l'un des premiers à populariser la boisson (en 1837, avant même Ricqlès) et à vendre du dentifrice. Ses successeurs maintinrent la même politique avec l'expansion grandissante de la société au début du siècle.

Déménageant le site principal à Nanterre, qui était un lieu de culture de la menthe dans les années 1900, les industriels souhaitaient en outre que son architecture soit un véritable outil publicitaire, ce qui explique que le choix de l'emplacement se soit porté sur un terrain accolé à la voie ferrée.

L'architecte du projet, Albert Aubert, se pencha tout particulièrement sur la façade arrière qui était visible des passagers. Il développa une partie centrale alliant prestige classique (avec les balustrades à l'italienne et le dôme en ardoises) et modernité (larges vitrages et céramiques Art nouveau de Brocard et Leclerc). Les façades latérales alternent brique et pierre, rappel du maniérisme français du XVIIe siècle.

L'entreprise, rachetée par les parfums Forvil en 1915, fut délaissée en 1940 avant d'être reprise par la maison de vêtements Natalys en 1966. Malgré une inscription aux Monuments Historiques en 1992, le bâtiment fut relativement mal entretenu jusqu'en 2012, date à laquelle la mairie, profitant de la transformation du quartier alentour, décida de reconvertir le site en lieu d'expérimentation de nouvelles pratiques culinaires et alimentaires.

Des restaurants innovants suivant une démarche locale et durable se sont alors implantés et des parcelles entre le bâtiment et la voie ferrée sont à présent dédiées à l'agriculture urbaine.

ÉCOLE PRIMAIRE LA CIGOGNE ㉜

L'ancienne soufflerie des usines aéronautiques Hispano-Suiza

11, rue du Moulin Bailly
92270 Bois-Colombes
Visible uniquement de l'extérieur
Bus n°167, 178 et 278, arrêt Moulin des Bruyères
Transilien L, station Bécon-les-Bruyères ou Les Vallées

Entre les gares des Vallées et de Bécon-les-Bruyères, au cœur du parc des Bruyères, l'école La Cigogne a été aménagée dans une étonnante construction dont l'origine industrielle est évidente.

L'édifice hébergeait en effet auparavant l'ancienne usine Hispano-Suiza, fleuron disparu de l'industrie de Bois-Colombes. Fondée en 1904 par le Suisse Marc Birgikt et l'Espagnol Damian Mateau Bisa (d'où le nom de la firme), l'entreprise assembla d'abord des automobiles à Levallois-Perret avant d'ouvrir une nouvelle usine à Bécon-les-Bruyères en 1911.

Durant la Première Guerre mondiale, l'entreprise fut mise à contribution pour participer à l'effort de guerre et approvisionner en moteurs la flotte aérienne du fameux capitaine Guynemer. L'emblème de cet escadron, la cigogne, devint celui de l'entreprise. Se développant dans ce métier nouveau, elle s'agrandit et s'équipa d'un centre d'essais en 1937 qui comprenait notamment une soufflerie surmontée d'une cigogne en relief.

Construite en béton armé par les entrepreneurs Haour Frères, ses dimensions sont impressionnantes : 55 mètres de long pour 16 mètres de large. Elle reprend le principe des établissements Eiffel établis à Auteuil en 1909 (voir le guide *Paris méconnu* du même éditeur).

Ainsi, une profonde ouverture dans la façade collecte l'air vers la chambre d'expérience où les modèles sont testés. Un diffuseur homogénéise le flux d'air qui est ensuite propulsé à une vitesse pouvant atteindre 325 km/h sur les avions. L'air finit par être évacué par l'intermédiaire d'une hélice à la sortie de la salle. Un filtre évitant les tourbillons d'air occupe la quasi totalité de la façade arrière, celle donnant justement sur le parc. L'expression claire des différentes parties formant la soufflerie suit les principes de l'architecture dite rationaliste.

La soufflerie cessa son activité dès 1960 et fut transformée en bureaux avant que les usines ne ferment à leur tour en 1997, en prévision d'une opération immobilière. Inscrite en 2000 aux Monuments Historiques, seule la soufflerie échappa de peu à la démolition et fut reconvertie par l'architecte Patrice Novarina en école primaire en 2005.

MENHIR - MONUMENT AU GÉNÉRAL LECLERC

36

Une ancienne sépulture devenu monument de la Libération

Square du Maréchal Leclerc
92600 Asnières-sur-Seine
Bus n°175, arrêt Mairie d'Asnières ou n°165 et 238, arrêt Gallieni

Parmi les monuments associés à la Libération en Île-de-France, mis à part le char de Bourg-la-Reine (voir page 14), le plus insolite est probablement la pierre oubliée derrière la mairie d'Asnières, dans le square du Maréchal Leclerc, pourtant sans rapport avec la Seconde Guerre mondiale.

Exhumé lors d'excavations, ce menhir datant de 3 500 av. JC fut découvert en 1933 par les architectes Chevallier et Launay lors des travaux du Centre Administratif et Social, juste à l'est de l'hôtel de ville. Celui-ci signalait, à 2,80 mètres sous terre, une tombe collective où s'empilaient divers squelettes humains et outils. Les autorités locales, ne sachant que faire de cette découverte de cinq tonnes, la déplacèrent à son emplacement actuel, sur un petit socle incorporant des fragments archéologiques découverts sur place.

En 1948, le pragmatisme lié au manque de moyens après la guerre et la nécessité de commémorer la Libération lui donna l'occasion d'un usage digne d'un monument de ce type, quoique anachronique : un médaillon du maréchal Leclerc fut ajouté au centre de la pierre, le transformant ainsi en mémorial officiel à peu de frais.

Même si sa fonction le préserve d'une destruction éventuelle, le menhir-monument ne figure dans aucun registre de protection national ou local.

CITÉ MEISSONNIER ⑦

De l'usine au coron

10, boulevard de la Libération
93200 Saint-Denis
Visible uniquement de l'extérieur
Métro ligne 13, station Pleyel

En dessous d'un immeuble récent sur le boulevard de la Libération, un petit passage privé à la grille démontée (pour le moment) offre accès à un vestige à la fois insoupçonné et caractéristique... Cette voie se faufile entre de nouveaux logements et d'anciennes maisonnettes qui annoncent ce qui se trouve au bout de l'impasse. Une autre grille protège (tout en le laissant visible) un complexe à l'histoire particulière. La cité Meissonnier, constituée de deux bandes de maisons jumelées en briques, séparées par une vaste étendue d'herbe, constitue un ensemble particulièrement spacieux pour son usage résidentiel.

C'est qu'à l'origine, il n'était pas destiné à loger des ouvriers. Il correspond initialement à une teinturerie implantée par Charles Meissonnier en 1854. Sensible à la cause sociale, sa fille, Jeanne, transforma vers 1900-1910 le site en complexe d'assistance sociale, avec orphelinat, hospice, hôpital, ferme et jardins ouvriers, le tout chapeauté par la congrégation des Salésiens. Douze logements adaptés aux familles nombreuses ont été installés à l'emplacement des ateliers eux-mêmes. La structure métallique toujours existante à l'intérieur dans l'une des deux rangées d'habitations laisse penser qu'il s'agit là d'une des premières reconversions de bâtiments industriels jamais réalisées en France...

La suite de cette expérience aura été moins heureuse : l'ensemble, abîmé lors des bombardements de la Seconde Guerre mondiale, fut rasé lors de la construction de l'autoroute A86, excepté les deux bandes de logements. L'aménagement du secteur Pleyel en nœud routier et la spéculation immobilière menacèrent longtemps le quartier, qui fut en partie déserté. La détermination des associations Meissonnier La Garance et Lucerna, qui disposèrent de relais auprès de la municipalité communiste, permirent finalement l'inscription de la cité dans le Plan Local d'Urbanisme. La fresque collaborative précédant l'entrée est le principal témoignage tangible de ce combat.

Sa réhabilitation en 2010 modernisa les logements existants et incorpora un parking souterrain entre les deux bandes de maisons. La construction de ce dernier prit du retard suite à la découverte de vestiges gaulois...

VILLA DU PRÉ

31

Un hameau de verdure insoupçonné au cœur de la ville

73, rue André Joineau
93310 Le Pré Saint-Gervais
Bus n°170, arrêt Mairie du Pré Saint-Gervais
Tram 3b, station Hôpital Robert Debré
Métro ligne 5, station Hoche

C'est en traversant le porche du 73 de la rue André Joineau que le promeneur découvrira un havre de paix méconnu au cœur du Pré Saint-Gervais : un réseau de rues calmes et arborées, que bordent 200 maisons individuelles aux architectures singulières.

Au XVIII[e] siècle, le Pré Saint-Gervais était un lieu de villégiature pour les notables parisiens qui, dans ces résidences que l'on qualifierait aujourd'hui de « secondaires », venaient régulièrement profiter d'une nature proche de Paris pour, déjà, rompre avec le quotidien de la ville. Bientôt, ces riches propriétaires sont rejoints par des représentants de la petite bourgeoisie ou des rentiers aux revenus modestes qui souhaitent se retirer à la campagne.

C'est en 1826 qu'un riche entrepreneur parisien – dans l'impossibilité d'exploiter en sous-sol les ressources de gypse – décide d'investir dans l'immobilier. Il achète une immense propriété qu'il partage en une vingtaine de petites parcelles régulières, composées d'une maison et d'un petit jardin. De destination de villégiature, ce qui ne s'appelle pas encore la Villa du Pré devient un lieu de résidence fixe.

De nos jours, la Villa du Pré demeure un espace à part dans la ville, où le temps n'a guère eu de prise. Si les voies sont toutes des « avenues » aux noms bucoliques invitant à la flânerie (avenue des Soupirs, des Marronniers, des Sycomores, de Bellevue...), elles sont en réalité étroites, bordées d'arbres et l'on doit naturellement y circuler au pas. Dans ce réseau de ruelles, les maisons affichent chacune leur singularité : inspiration provençale, esprit chalet, couleurs du Maghreb, rigueur helvétique, formalisme des années 1950 ou bien pavillon bourgeois de la fin du XIX[e] siècle... Chaque propriétaire insuffle sa personnalité, si ce n'est sa fantaisie, à chaque parcelle par la couleur des volets et façades ou l'aménagement du jardin, créant un ensemble disparate au charme certain. Des sources rapportent que dans les années 1920, la Société philharmonique du Pré vient y donner des concerts sur le rond-point, carrefour principal du site.

L'extrémité de la Villa du Pré aboutit côté est à la bibliothèque municipale François Mitterrand (qui fait face à la cité-jardin Henri Sellier, voir page 208), et côté sud à l'avenue du Belvédère, de laquelle on bénéficie d'un vaste panorama sur le nord-est de Paris et sa banlieue.

ESPACES D'ABRAXAS

45

Un colosse architectural

Place des Fédérés
93160 Noisy-le-Grand
Bus n°120, arrêt Lycée International
RER A, station Noisy-le-Grand Mont d'Est

Projet expérimental de logements de masse de Ricardo Bofill, architecte catalan post-moderne qui dut convaincre Bouygues d'employer des procédés innovants de préfabrication pour réaliser ce qui est sans doute son œuvre la plus grandiloquente, les espaces d'Abraxas (du nom d'un démon de la religion orthodoxe mais qui signifie une protection divine pour les Hébreux) forment un spectaculaire ensemble architectural aux colonnes antiques démesurément agrandies.

Son auteur souhaitait concilier deux opposés, la ville monumentale haussmannienne et le grand ensemble des Trente Glorieuses, pour en faire un quartier ouvert à tous. La multiplication des références antiques fédérerait l'ensemble. Il entremêle ainsi une scène de théâtre antique colossale (le Théâtre), un semblant d'Arc de triomphe aux curieuses petites fenêtres (l'Arche), et une barre immense (le Palacio).

Les impressionnants passages intérieurs, alliance insolite des contraires, ne font qu'accentuer le décalage avec les intentions initiales. Censés devenir des lieux de convivialité au sein du dantesque Palacio, comme les petits monuments à l'antique, ils ne remplirent pas cette fonction, faute d'un climat suffisamment clément...

Ces espaces symbolisant rapidement les excès du post-modernisme, la ville envisagea plusieurs fois leur démolition mais les cinéastes trouvèrent là un décor à la mesure de leur imagination, comme pour *Brazil* de Terry Gilliam (1985) ou *Hunger Games : La Révolte (partie 2)* de Francis Lawrence (2014). Ce succès à l'écran nuança ainsi la position de la commune.

VITRAUX DU PAVILLON DES ÉLUS DE NOGENT-SUR-MARNE ①

Un bijou caché dans une annexe de la mairie

3, rue des Héros Nogentais
94130 Nogent-sur-Marne
Intérieur (jardin d'hiver) accessible du lundi au jeudi de 8 h 30 à 12 h et de 13 h à 17 h 30, le vendredi de 8 h 30 à 12 h et de 13 h à16 h 30
Bus n°116 et 317, arrêt Mairie de Nogent-sur-Marne
RER E, station Nogent Le Perreux

Derrière l'hôtel de ville de Nogent-sur-Marne, la villa Belle Époque qui héberge le pavillon des Élus au 3 de la rue des Héros Nogentais n'est pas vraiment engageante au premier abord.

Pourtant, en l'observant de plus près, à gauche de l'entrée de cette annexe de la mairie, un petit kiosque surprend. Signé Sauvanet, son ciment imite les branchages des arbres, suivant un naturalisme alors en vogue au XIXe siècle. Un véritable arbre, poussant à proximité immédiate, crée un entremêlement inextricable et étonnant.

Une autre fabrique se situe en arrière du jardin, tout à fait accessible. Utilisée par les fonctionnaires comme lieu de repas en été, elle offre la même inspiration végétale que la précédente, mais évoque aussi l'exotisme de l'Extrême-Orient. Sa toiture rappelle en effet les pagodes chinoises et ses sous-faces le bambou. Ce kiosque particulièrement insolite date probablement des années 1880.

La villa, dont les deux entrées sont dotées de belles marquises, fut rénovée dans les années 1920. De ces travaux proviennent les remarquables vitraux de la véranda, resplendissants de couleurs. La grisaille et le jaune d'argent des vitraillistes Collinet et Gendre immergent ici le visiteur dans un paysage féerique de château médiéval encadré par deux lacs. Ces compositions de 1927 marquent la transition entre l'Art nouveau et l'Art déco. Le sol en céramiques florales et géométriques comme les peintures achèvent cette expression d'une bourgeoisie opulente.

Les charmantes fabriques en faux bois, fréquentes au XIXe siècle, ne sont pas l'œuvre d'artistes mais d'ingénieurs entrepreneurs peu connus, comme Tricotel, ingénieur aujourd'hui oublié, auteur du Wood Cottage de 1864 au Vésinet. La société existe pourtant toujours à Saint-Ouen-l'Aumône, même si elle s'est reconvertie dans les treillages.

CABINET DE CURIOSITÉS DES ARCHIVES MUNICIPALES

20

Un abri anti-aérien méconnu et facile d'accès

Esplanade Georges-Marrane
94200 Ivry-sur-Seine
Du lundi au mercredi de 8 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 17 h 30, jeudi de 8 h 30 à 12 h, vendredi de 8 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 17 h
Bus n°125,132 et 323, arrêt Mairie d'Ivry - Métro
Métro ligne 7, station Mairie d'Ivry

À l'accueil de la mairie d'Ivry-sur-Seine, il suffit de descendre l'escalier à droite et d'emprunter la porte des Archives municipales pour accéder à un abri anti-aérien remontant à l'entre-deux-guerres. Ces sites sont généralement accessibles dans le meilleur des cas lors des Journées du patrimoine, mais celui d'Ivry a l'avantage de se visiter en semaine lors d'expositions temporaires.

Seul l'étroit vestibule, dont les panonceaux avertissent de faire « Attention à votre tête » et où sont exposés d'anciens documents illustrant la défense passive, un masque à gaz et le permis de construire du projet de 1939 rappellent l'atmosphère habituelle. Ses deux lourdes portes blindées séparent les archives du cabinet.

L'abri d'Ivry-sur-Seine est assez modeste. La salle principale, voûtée et à structure métallique, est renforcée par des rondins en bois. Ce modèle, ressemblant aux caves renforcées des maisons, est singulier par rapport aux larges complexes d'autres sites. Sa réhabilitation atténue son abord austère par des touches de couleur rouge. Le sol en béton conserve en revanche le caractère fruste d'origine.

La salle est désormais utilisée pour les expositions temporaires des Archives, qui valorisent l'histoire de la commune.

NYMPHÉE DU DOMAINE DE PIÉDEFER (55)

Le plus beau nymphée aux coquillages de France

21, rue Maurice Sabatier
91170 Viry-Chatillon
www.viry-chatillon.fr/actualites
Intérieur visitable exceptionnellement, voir le site de la mairie pour les quelques jours d'ouverture par an
Bus DM04 et DM05, arrêt Château

À Viry-Châtillon, en arrivant à la grille du parc de Piédefer, le pavillon au fond de l'allée, paré de mascarons fantasques d'inspiration italienne, recèle un trésor insoupçonné, bien caché au grand public : le plus beau nymphée aux coquillages de France ne se dévoile que quelques après-midis par an.

Créé par l'évêque d'Uzès Michel Poncet de la Rivière entre 1674 et 1692, il s'inspire directement du baroque italien. Les nymphées (voir encadré) devinrent incontournables dans les jardins dès le XVII[e] siècle : ils constituent un lieu où se rafraîchir en été et entraînent leurs visiteurs dans la genèse mystique de la création. Lorsqu'ils sont ornés de coquillages, ils font également office de cabinets de curiosités marines.

Souvent attribué par erreur à Charles Perrault, car ce dernier habita la commune, le lieu mélange dans une étonnante composition stucs, rocaille, meulière colorée et coquillages (parfois artificiels), parmi lesquels des ormeaux, des coquilles Saint-Jacques, des bigorneaux... Quelques coraux agrémentent aussi l'ensemble.

L'élément le plus remarquable de cet univers onirique est toutefois la fontaine à droite de l'entrée, où l'eau s'écoule depuis un mascaron du dieu Pan, encadré par deux cygnes en plâtre. Il est d'ailleurs ironique qu'une fontaine à l'effigie de Pan se trouve à l'intérieur de ce type de structure (voir ci-dessous)...

L'ensemble, classé aux Monuments Historiques en 1983, est malheureusement très fragile, expliquant ainsi son accessibilité limitée...

L'origine des nymphées

Dans la Grèce antique, les nymphées désignaient un sanctuaire dédié aux nymphes, ces divinités féminines liées aux éléments naturels, et tout particulièrement aux sources.
Les nymphes étaient souvent pourchassées par le dieu Pan, protecteur des bergers. On pouvait trouver ces lieux de culte aussi bien auprès d'une source aménagée que d'une grotte souterraine en rocailles. Redécouverts à la Renaissance, les nymphées devinrent alors un élément d'agrément des jardins.